

## La bonne part, ou bien la meilleure part ?

Dimanche de juillet, vacances. Résonne cet évangile, si connu, mais si étonnant, de Marthe et Marie, proposé en écho au récit d'Abraham aux chênes de Mambré qui reçoit la visite des trois hommes et les accueille presque au-delà de la normale, comme s'il savait la qualité des visiteurs (Gen 18, 1-10). Le prédicateur présente le thème de l'accueil comme unissant les deux passages. Accueillir, bien sûr, l'hospitalité comme valeur humaine principale... Et s'il s'agit de Jésus, le Verbe fait chair, accueillir la parole, forcément ! Shma Israël, écoute, le Seigneur est le seul Seigneur. Les voilà donc toutes deux qui accueillent le Seigneur :

<sup>38</sup>Comme ils étaient en route, il entra dans un village et une femme du nom de Marthe le reçut dans sa maison. <sup>39</sup>Elle avait une sœur nommée Marie qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole. <sup>40</sup>Marthe s'affairait à un service compliqué. Elle survint et dit : « Seigneur, cela ne te fait rien que ma sœur m'ait laissée seule à faire le service ? Dis-lui donc de m'aider. » <sup>41</sup>Le Seigneur lui répondit : « Marthe, Marthe, tu t'inquiètes et t'agites pour bien des choses. <sup>42</sup>Une seule est nécessaire. C'est bien Marie qui a choisi la meilleure part ; elle ne lui sera pas enlevée. » (TOB Luc 10, 38-42)

La tradition de lecture de ce texte le situe souvent dans une opposition : ou bien la contemplation, ou bien l'action. « Êtes-vous plutôt Marthe, ou plutôt Marie ? », entend-on fréquemment ; et si l'on considère normalement que la pointe du texte est l'attitude d'écoute de Marie, on s'essaie à valoriser quand même le service rendu par Marthe, car n'est-ce pas, le service est indispensable... Ces tentatives de conciliation luttent contre le fait qu'il y aurait chez l'évangéliste, voire chez Jésus lui-même, une volonté de hiérarchisation des deux attitudes. La note TOB sur le v.42 ci-dessus indique que « la langue de Jésus ne possède pas de comparatif » et donc qu'il faut bien traduire « la meilleure part ». Notons qu'il ne peut s'agir du grec, qui possède bien une forme adjectivale au comparatif (alors que le superlatif a presque disparu dans le NT). *Αγαθος*, bon, qui est irrégulier donne ainsi *κρείσσω* (cf. par ex en 1Cor 7,38).

Nous voudrions étudier l'option non comparatiste de l'épisode. Puisqu'en grec il y a bien : la bonne part (*τὴν ἀγαθὴν μερίδα*), et même si cela a l'air d'impliquer une « mauvaise part », on n'est pas (grammaticalement) dans la comparaison, que l'auteur aurait pu indiquer en utilisant *κρείσσω*. Ensuite, Jésus prononce une autre évaluation qui ne peut pas tout à fait se mettre sur le même plan : « une seule (chose) est nécessaire » (*ἐνὸς δὲ ἐστὶν χρεία*). Là il ne s'agit pas de part ; cette déclaration situe les activités humaines dans le registre de l'accessoire eu égard à la seule nécessaire. Cet « unique nécessaire » n'équivaut pas à la « bonne part » que Marie a choisie, mais elle se situe dans le même domaine, celui de l'unique, du sans comparaison, du sans équivalent.

En fait, quelle est l'attitude de Marthe ? Que recherche-t-elle ? Elle désire que sa sœur l'aide et ne reste pas à ne « rien faire ». Or naturellement, Marie ne fait pas « rien ». Mais Marthe, elle, remplit des tâches visibles, sans doute bruyantes et « compliquées », comme dit le passage, donc qui auraient requis la prise en charge de plus d'une personne, sans doute. Son activisme appelle une réaction, peut-être un signe de reconnaissance, un encouragement. Sans cet encouragement, il lui coûte de faire ce qu'elle fait alors que sa sœur ne s'active pas. Elle requiert donc une égalité de traitement, au moins, de la part de Jésus : « dis-lui donc de m'aider ». Elle a pris sur elle les tâches de l'hospitalité, mais ne comprend pas qu'elle doive être la seule à les accomplir. Si elle demande que Marie s'active elle aussi, c'est qu'elle fonctionne selon un

modèle de donnant-donnant : on ne « prend » pas tout de suite. On accueille d'abord, et ensuite on se pose une fois réalisé cet accueil. On peut alors profiter de l'hôte qui a été accueilli. Marie a l'air de faire l'inverse : profiter de lui avant de l'accueillir formellement, et se reposer sur sa sœur pour accomplir les tâches de l'hospitalité.

Il est normal et humain de s'attendre à la gratitude qui provient du bénéfice de l'hospitalité : celui qui a été accueilli manifeste sa reconnaissance et celui qui accueille profite des témoignages de cette reconnaissance : il y a là aussi une réciprocité, que le texte de Genèse 18 met paradigmatiquement en place : « je reviendrai chez toi au temps fixé pour la naissance, et à ce moment-là, Sara aura un fils. » Le don du fils se situe en réponse à l'accueil déployé par Abraham. Marthe semble fonctionner ainsi : elle rend service, et s'attend sans doute à ce que son hôte le remarque et le valorise. Elle donne en vue de recevoir, elle manifeste le fonctionnement du donnant-donnant. Mais contrairement à son attente, elle se voit rabrouée : « Marthe, Marthe, tu te donnes du souci et tu t'agites et pour bien des choses. Une seule est nécessaire. » Jésus ne lui propose pas de faire comme Marie, mais il la renvoie à la manière d'accomplir les tâches qu'elle avait choisi de faire. Celles-ci sont décrites comme soucieuses et agitées, alors qu'elles auraient pu être tranquilles et insouciantes. Marthe aurait pu gérer l'accueil sans s'inquiéter de ce que faisait sa sœur, et « donner » son service sans la jalouser.

Donc (si l'on retient cette lecture), au rebours d'un système basé sur la réciprocité et la comparaison, Jésus mettrait en place une pédagogie du don comme abandon, de l'offrande sans retour, et on y retrouve l'anti-égalitarisme qui prévaut dans certaines paraboles (comme celle des ouvriers de la 11<sup>e</sup> heure, Mat 20, 1-16) ou des aphorismes tels que « donnez sans rien attendre en retour » (Luc 6,34 ; 14,14). A Marthe qui attend d'être récompensée pour son altruisme, Jésus lui fait comprendre qu'elle pourrait transformer son geste en offrande, en écoute, en don. Elle pourrait se réjouir de ce que, quand le moment viendra, Jésus appréciera son attention et son souci d'une maison rangée et d'un bon repas. Elle pourrait avoir compris que le Seigneur donne autant à celui qui s'active qu'à celui qui contemple, et que l'écoute de sa Parole est possible à tout instant.

A l'encontre de cette attitude, on dira pourtant que l'Evangile instaure bien une forme d'égalitarisme de traitement des hommes: Dieu, qui ne fait pas acception de personnes (Rom 2,11 ; Ac 10,34), ne fait-il pas pleuvoir sur les justes et les injustes ? (Mat 5,45) et Jésus n'insiste-t-il pas sur le retour que l'on obtient quand on demande ? « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira, car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. » (Mat 7,7-8)<sup>1</sup>. A cette aune-là, Marthe n'a-t-elle pas raison d'attendre de Jésus une attitude plus conforme à la méthode qu'il valorise dans ces déclarations ? Et dans notre quotidien, et même dans le cadre des relations entre frères et sœurs chrétiens, il va de soi qu'on ne peut pas imposer la non-réciprocité comme norme. Elle doit être réinventée à chaque nouvelle occasion. Les sacrifices de nos désirs de rééquilibrage des dons ou avantages ne sauraient être imposés.

Donc dans cet épisode, Marthe, si elle a en principe raison d'attendre une égalité de traitement, n'est pas encouragée dans sa revendication de ce traitement. La justice est à la racine de l'attitude de Dieu envers nous ; si dans certaines situations, Il apparaît injuste ou inégalitaire, peut-être faut-il mieux observer pour comprendre comment cela se fait et voir ce que ce déséquilibre signifie. Accepter la « bonne part » qui revient à certains de nos frères peut se faire

---

<sup>1</sup> Ce retour n'est pas, cependant, de même nature que la réciprocité des dons et services. Le « demandez et vous recevrez » est la mise en œuvre du principe évangélique de forçage des habitudes mondaines, au nom d'une urgence prophétique qui est comme le fer de lance de la mission d'évangélisation et de vigilance croyante.

dans la participation à leur privilège, car si nous sommes tous membres d'un seul corps, nous nous réjouissons de ce que leur bonheur soit également le nôtre (cf. 1 Cor 12,26). Il y a plus : cette justice, que l'on dit divine pour la distinguer d'une justice humaine dont le fondement est l'égalité de tous les hommes du fait de leur égale dignité, cette justice trouve sa racine dans la loi de surabondance qui seule ouvre vraiment à la dimension divine. En effet, si l'on transpose en Dieu notre sens de l'égalité, si on lui attribue comme principe de ces actes, une justice égalitariste un « donnant-donnant » au fond si humain (même s'il est difficile à réaliser dans toutes les situations sociales, où l'injustice et le favoritisme dominant), on ruine la spécificité du Dieu qui s'est révélé en Jésus-Christ, au nom d'un Dieu fabriqué par nos aspirations humaines. Seul le Dieu qui donne sans attendre en retour, qui donne en surabondance, don qui est le Saint-Esprit lui-même se répandant au-delà de ce que nous pouvons attendre, seul ce Dieu-là est à la hauteur de nos espérances. Un Dieu de la réciprocité égalitariste, du prêté pour un rendu, est un Dieu mort, qui a été inventé par les hommes et qui ne peut en aucun cas nous rassasier.

L'attitude de Marie manifeste donc une compréhension immédiate que, dans nos relations avec le Seigneur, il y a des courts-circuits, des raccourcis, des « ascenseurs » (pour reprendre l'image de sainte Thérèse) qui obéissent à la loi d'amour ou de miséricorde, et que ces chemins se rient des procédures égalitaristes ou quantifiées. Tel larron au passé noirci de fautes et abîmé de malheur se voit ouvrir sans délai la porte du paradis ; tel disciple qui vient de proclamer triomphalement la messianité du Christ se fait rabrouer comme un Satan. Le salut sans doute se mérite... Mais les voies de ce mérite sont déroutantes et surprenantes pour nos esprits accoutumés aux règles où préséances et listes d'attente sont la norme.

Nous connaissons tous la phrase que Jésus adresse au pharisien chez qui surgit la pécheresse qui répand de l'huile odorante sur ses pieds (Luc 7,36-50) : « Si ces péchés nombreux ont été pardonnés c'est parce qu'elle a montré beaucoup d'amour. Mais celui à qui on pardonne peu montre peu d'amour » : la première partie de la phrase se fait facilement accepter : elle comporte une logique mondaine accessible, qui relève en quelque sorte du système donnant-donnant. Mais la deuxième partie, qui pourtant dérive de la première, déconcerte : il n'est pas si facile de généraliser la situation où le degré d'amour dépendrait d'un degré de pardon préalable et donc d'une offense nécessitant ce pardon... Dans le cas de la pécheresse, la phrase se comprend, mais sa généralisation en 10,47 fait entrer notre compréhension des relations humaines dans une logique décalée et surprenante (Sainte Thérèse de Lisieux réagissait violemment à son encontre en se demandant si l'amour qu'elle ressentait pour le Seigneur, et son refus effaré de tout acte mauvais, n'étaient pas remis en cause par la phrase en question – ce qu'elle ne pouvait accepter).

En conclusion, que l'on traduise « la bonne part » ou bien « la meilleure part », il semble en tout cas important de souligner qu'elle est destinée à tous et toutes, cette part que donne le Seigneur. Ce dernier partage (aime) sans compter, sans s'inquiéter des mérites et des convenances. Il y a donc bien un égalitarisme du don divin, répandu à la volée sur toute chair, mais dont certains savent mieux profiter, et dont d'autres s'indignent qu'une distribution mesurée ne préside pas à son partage. En fin de compte c'est l'aphorisme de Luc 6,38 qu'il faut garder en mémoire : « Donnez et on vous donnera ; c'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on vous versera dans le pan de votre vêtement, car c'est la mesure dont vous vous servez qui servira aussi de mesure pour vous. »

Yves Millou